

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1923-1924 — N° 6

JEAN REY
MÉDECIN PÉRIGOURDIN (1583-1645)

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le vendredi 16 novembre 1923

PAR

Roger-Léonard-Marcel-André VOULGRE

Né à Mussidan (Dordogne), le 27 janvier 1896

Examineurs de la Thèse :	{	MM. CRUCHET, professeur.....	Président.
		MOUSSOUS, professeur.....	{ Juges.
		MAURIAC, agrégé.....	
		LEURET, agrégé.....	

BORDEAUX

GOUNOUILHOU, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

9-11, RUE GUIRAUDE, 9-11

1923

Thèse
Bordeaux
1923.

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1923-1924 — N° 6

JEAN REY

MÉDECIN PÉRIGOURDIN (1583-1645)

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le vendredi 16 novembre 1923

PAR

Roger-Léonard-Marcel-André VOULGRE

Né à Mussidan (Dordogne), le 27 janvier 1896



Examineurs de la Thèse { MM. CRUCHET, professeur..... *Président.*
MOUSSOUS, professeur..... }
MAURIAC, agrégé..... } *Juges.*
LEURET, agrégé..... }

BORDEAUX

GOUNOUILHOU, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
9-11, RUE GUIRAUDE, 9-11

1923

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. LANELONGUE, BADAL, PITRES, GUILLAUD, ARNOZAN, POUSSON.

PROFESSEURS :

	MM.		MM.
Clinique médicale.	VERGER.	Zoologie et parasitologie.	MANDOUL.
id.	CASSAËT.	Médecine expérimentale.	FERRÉ.
Clinique chirurgicale.	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.	LAGRANGE.
id.	VILLAR.	Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.	DENUCÉ.
Pathologie et thérapeutique générales.	CRUCHET.	Clinique gynécologique.	BÉGOUIN.
Clinique d'accouchements.	RIVIÈRE.	Clinique médicale des maladies des enfants.	MOUSSOUS.
Anatomie pathologique et microscopie clinique.	SABRAZES.	Chimie biologique et médicale.	DENIGES.
Anatomie.	PICQUÉ.	Physique pharmaceutique.	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.	G DUBREUIL.	Médec. coloniale et clinique des malad. exotiques.	LE DANTEC.
Physiologie.	PACHON.	Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	W. DUBREUILH.
Hygiène.	AUCHÉ.	Pathologie ext. et chirurgie opératoire et expérimentale.	GUYOT.
Médecine légale et déontologie.	N...	Clinique des maladies nerveuses et mentales.	ABADIE.
Physique biologique, et clin. d'électricité médicale.	BERGONIÉ.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.	MOURE.
Chimie.	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.	BARTHE.
Botanique et matière médicale.	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie.	SELLIER.
Pharmacie.	DUPOUY.		

MM. PRINCETEAU (Anatomie). — LABAT (Pharmacie).
CARLES (Thérapeutique et pharmacologie). — PETGES (Vénérologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie et embryologie.	VILLEMEN.	Médecine générale.	MICHELEAU.
Histologie.	LACOSTE.	id.	BONNIN.
Physiologie.	DELAUNAY.	Maladies mentales.	PERRENS.
Anatomie pathologique.	MURATET.	Médecine légale.	LANDE.
Parasitologie et sciences naturelles.	R. SIGALAS.	Chirurgie générale.	ROCHER.
id.	N...	id.	DUVERGEY.
Physique biologique et médicale.	RÉCHOU.	id.	PAPIN.
Chimie biologique et médicale.	HERVIEUX.	Obstétrique.	PERY.
Médecine générale.	MAURIAC.	id.	FAUGÈRE.
id.	LEURET.	Ophtalmologie.	TEULIÈRES.
id.	DUPÉRIÉ.	Pharmacie.	GOLSE.
id.	CREYX.		

COURS COMPLEMENTAIRES :

	MM.		MM.
Clinique dentaire.	CAVALIÉ.	Démonstrations et préparations pharmaceutiques.	LABAT.
Médecine opératoire.	N...	Chimie.	N...
Accouchements.	PERY.	Pathologie externe.	N...
Ophtalmologie.	CABANNES.	Pathologie interne.	N...
Puériculture.	ANDÉRODIAS.		

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes . . . MM. ROCHER.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle. GOURDON.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON GRAND-ONCLE

CYPRIEN-PIERRE DELAGE

OFFICIER DE SANTÉ

A MA GRAND'MÈRE

*Sa tendresse est infinie. Je suis
heureux aujourd'hui de lui apporter
une joie.*

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

dont le rêve était de me voir un jour médecin

JE DÉDIE CETTE THÈSE

*en témoignage de ma reconnaissance sans
bornes et de ma piété filiale.*

A MON ONCLE

LE DOCTEUR ANDRÉ VOULGRE

MÉDECIN-MAJOR DE 1^{re} CLASSE EN RETRAITE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

A TOUS LES MIENS

A TOUS CEUX

QUI M'ONT TÉMOIGNÉ DE L'AMITIÉ ET DE LA BIENVEILLANCE

A MES MAITRES

DU LYCÉE DE PÉRIGUEUX

A MES MAITRES DE LA FACULTÉ

ET DES HOPITAUX

A LA MÉMOIRE DE MES CAMARADES

MORTS POUR LA FRANCE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE DOCTEUR RENÉ CRUCHET

PROFESSEUR DE PATHOLOGIE ET DE THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALES
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX

MÉDECIN DES HÔPITAUX

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Respectueux hommage.

INTRODUCTION

Le 23 juillet 1922, j'assistais à la XIII^e Félibrée, qui se tenait au Bugue, une des régions les plus pittoresques de la Dordogne. Sous la conduite de son distingué président, le félibre majoral Robert Benoit, l'Ecole félibréenne du Bournat du Périgord inaugurait une plaque commémorative pour rappeler à leurs concitoyens les noms de ceux qui avaient illustré leur petite ville natale et qui méritaient désormais la reconnaissance de la postérité. C'est ainsi que je lus le nom du médecin Jean Rey. Ce nom, presque nouveau pour moi, éveilla dans mon esprit le désir de connaître l'œuvre de mon illustre compatriote, et ma curiosité fut bientôt satisfaite en écoutant le savant archiviste départemental, M. Géraud Lavergne, prononcer son discours. Voilà quel fut le point de départ de cette thèse. Quelque temps après, nous allâmes confier notre projet à M. le professeur Cruchet qui voulut bien nous aider de ses précieux encouragements et de sa sollicitude éclairée. Nous sommes heureux de lui exprimer ici nos respectueux sentiments de vive gratitude pour l'honneur qu'il nous fait en présidant ce modeste travail, et pour la bienveillance avec laquelle il nous a toujours accueilli.

Jean Rey, en effet, a, le premier, à la fin du xvi^e siècle, démontré scientifiquement le fait de l'augmentation du poids des métaux par la calcination dans un livre paru à Bazas, en 1630, et intitulé : *Essays sur la recherche de la cause pour laquelle l'estain et le plomb augmentent de poids quand on les*

calcine. Cette découverte de la pesanteur de l'air devait être reprise beaucoup plus tard par Lavoisier, et anéantir à jamais le principe hypothétique du phlogistique que Stahl admettait pour expliquer la combustion des corps.

Les travaux du médecin-chimiste du Bugue ne s'arrêtèrent pas là. Dans son X^e Essai, Rey nous apprend qu'il inventa le fusil à vent, plusieurs années avant qu'il fût question, dans le monde savant, de cette découverte attribuée à un bourgeois de Lisieux du nom de Marin.

Il fabriqua aussi un thermomètre à eau, dont il se servit, nous dit-il dans une lettre écrite en 1632 à son ami, le Père Mersenne, auprès de ses malades. Nous voudrions insister tout particulièrement sur cette thermométrie médicale, et montrer que c'est Rey qui fit usage, le premier, du thermomètre en clinique.

Jean Rey passa toute sa vie loin des centres scientifiques; son livre, en outre, fut imprimé en province : deux raisons suffisantes pour expliquer le peu de retentissement produit par ses admirables découvertes et l'oubli qui entoura son nom.

Cette imparfaite étude a la seule prétention de recueillir dans quelques pages ce qui a été publié sur Jean Rey, de rendre hommage à sa mémoire, et en montrant la priorité et l'importance de ses travaux, de leur restituer la place légitime qui leur revient et d'apporter à son nom tout le prestige qu'il mérite.

JEAN REY

MÉDECIN PÉRIGOURDIN (1583-1645)

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE

Jean Rey, si on s'en rapporte à ce qu'écrivit Léon Dessalles, dans son *Histoire du Bugue*, naquit vers 1583, au Bugue, petite ville bâtie sur les bords de la Vézère, dans le département de la Dordogne. La date exacte de sa naissance ne peut être certifiée, et malgré toutes les recherches, M. Gabriel Lafon, homme de lettres, originaire du Bugue, nous dit dans son étude sur Jean Rey qu'il n'a pu retrouver son acte de naissance, les collections de l'état-civil n'existant pas pour Le Bugue. Mais nous pouvons affirmer cependant que Jean Rey est bien né au Bugue, ainsi qu'il l'écrit lui-même dans son épître dédicatoire au duc de Bouillon, qu'il termine ainsi : « Fait au Bugue, lieu de ma naissance, dans votre baronnie de Lymeil, le premier jour de janvier 1630. »

Nous avons remarqué, d'autre part, dans l'étude de M. Gabriel Lafon, une photographie représentant une porte, qui serait, d'après l'auteur, le seul vestige de la maison de Jean Rey. Nous avons fait des recherches, et nous croyons pouvoir affirmer que la maison de Rey serait vraisemblablement située en face de cette porte encore debout, dans la rue du Pont. On peut voir, en effet, un immeuble ancien qui a conservé dans ses fenêtres et ses portes le style de l'époque,

et qui a appartenu pendant de nombreuses générations à la famille Rey-Lagarde, descendante de Jean Rey. Cette porte serait donc l'unique souvenir d'un couvent, autrefois très important, bâti par une dame qui avait nom Adélaïde, et



La maison de Jean Rey.

qui le fit construire en l'honneur de saint Marcel. Ce couvent fut incendié par Guillaume de Gourdon, en 1160, puis reconstruit par les seigneurs de Limeuil, puis détruit définitivement pendant la Révolution. Voici ce qu'écrit Léon Dessalles, dans son *Histoire du Bugue* :

..... Tout donne à supposer cependant qu'il n'y eut pas un déplacement complet, et que les changements opérés portèrent

plutôt sur les détails que sur l'ensemble des constructions du monastère, dont d'ailleurs il n'est pas possible de se faire la moindre idée, faute de renseignements. Toutefois, une porte restée debout, dans la rue du Pont, et l'état de la vieille maison Rey-Lagarde, non encore démolie, me donneraient à penser que le couvent pro-



Ruines d'une porte, seul vestige de l'ancien Couvent du Bugue.

prement dit et ses principales dépendances occupaient en tout ou en partie, le long de la rue du Pont, le terrain compris entre l'ancienne maison Périgord et le ruisseau; que la chapelle n'était autre que la maison Rey-Lagarde autour de laquelle se groupaient les logements du chapelain, du cèlérrier, etc.

D'ailleurs, nous savons aussi que le célèbre poète-aveugle originaire du Bugue, Lafon-Labatut, a composé sur ce

portail un magnifique poème, dont je détache les vers suivants :

Seul, il restait debout de son église absente,
Ce portail magnifique où nul ne passait plus,
Dégradé, méconnu de l'époque présente,
Lui qui parlait si haut des siècles révolus !

(*Derniers tâtonnements.*)

La vie de Rey est peu connue, et on ne savait rien sur ses années de jeunesse et d'études, lorsque M. Teulié, actuellement bibliothécaire en chef de l'Université de Bordeaux, fit paraître dans les *Annales du Midi*, en 1898, une biographie de Jean Rey, d'après des documents tirés des archives de la Faculté de médecine de Montpellier.

Jean Rey était maître ès arts de l'Académie de Montauban, lorsqu'il fut examiné et reconnu digne d'être inscrit comme étudiant en médecine; il fut immatriculé le 22 novembre 1605 et passa son baccalauréat en 1607. L'année suivante, en 1608, Rey fut élu conseiller des étudiants avec trois de ses camarades : Guillaume Belleforest de Langon, Louis Sauron du Velay et Jérôme Malbois du Comminges. Au nom des étudiants, ils se déclarèrent satisfaits du zèle et des leçons de leurs professeurs, notamment de Varandal et Dortoman, puis prêtèrent serment. Ils signalèrent les ouvrages que les étudiants désiraient voir expliquer par les professeurs et par les agrégés; ceux-ci fixèrent les heures des cours et confièrent les clefs de la grande armoire à Ranchin et à Morel; après quoi, professeurs et étudiants signèrent le procès-verbal de cette réunion qui eut lieu le 27 novembre 1608 et inaugura le grand ordinaire de cette année-là. Quelques jours plus tard, les professeurs et les docteurs assemblés entendirent de nouveau les délégués des étudiants. Ceux-ci avaient changé d'avis concernant les ouvrages qui devaient être expliqués par les professeurs Pradilles et Dortoman, et ils indiquèrent le texte dont Pradilles ferait le commentaire à la place de celui qu'ils avaient primitivement choisi. Par la même occasion, il fut décidé que Morel remplacerait Ranchin absent. Les professeurs et les quatre conseillers signèrent le procès-verbal de cette entrevue. Le 10 novembre, nouvelle réunion motivée par les difficultés résultant de l'absence injustifiée du doyen Blazin. Le doyen Blazin n'acceptait plus aucun travail à la Faculté et laissait à ses collègues le soin de lire et d'enseigner; du reste il avait

sans aucune autorisation quitté Montpellier depuis huit mois. C'est pourquoi il fut décidé qu'il n'aurait plus de part aux émoluments de l'Académie, et qu'en outre, il serait privé de son ordinaire, conformément aux statuts. Blazin avait coutume de prononcer le discours d'ouverture; il fut convenu qu'à tour de rôle, il serait remplacé par chacun des professeurs, et que son remplaçant toucherait six livres. Vingt sous devaient être attribués aux assistants qui viendraient par leur présence rehausser l'éclat de la solennité. Les deux conseillers des étudiants, Rey et Malbois, contresignèrent les décisions qui furent prises. C'est la première et la seule fois où Rey eut à intervenir dans une affaire de ce genre. Au début du Petit ordinaire de 1609, Rey et ses collègues furent remplacés par quatre nouveaux conseillers des étudiants. Ils ne pouvaient, en effet, continuer à remplir leurs fonctions, car les uns et les autres demandaient à subir leurs derniers examens dans ce semestre. Rey se présenta et fut reçu licencié le 20 mai 1609. Deux mois après, il aborda avec non moins de succès les épreuves du doctorat qui se terminèrent le 20 juillet de la même année.

Nous citons les trois documents suivants tirés des notes de M. Teulié :

Inscription de Rey au registre des matricules

« Ego Joannes Regius, Bijuganus apud Petrogorenses in artibus magister in Academia Montalbanensi, examinatus fui ac dignus judicatus qui in numerum studiosorum medicinæ adscriberer, præstito juramento solito, et persolutis Universitatis juribus, atque ideo receptus fui in matriculam sub D. Varandeo procancellario die vigesima secunda novembris anno 1605.

Joannes REGIUS. »

Licence de Rey

« Die vigesima mensis maii anno 1609, congregati R. D. profesores et doctores in conclavi collegii regii post examen rigorosum magistri Joannis Rei, petragorensis, probatisque illius responsionibus tam in dicto examine rigoroso, quam in his quæ per intentionem vocantur, receperunt eum ad gradum licentiæ cappessendum sub R. d. vicario, intra octiduum disputatores autem in prædicto actu electi fuerunt R. d. Pradillæus, professor regius et d. J. Teillerius, doctor

universitatis aggregatus. In cujus fidem hic subscripserunt. Actum ut supra.

VARANDAL	J. de PRADILLES
P. DORTOMAN	J. TELLIER
REVERT	MOREL
	SCHARPIUS
	DE MOURA
	REY, præsentatus.»

Doctorat de Gozius et de Rey

« Die vigesima mensis julii 1609, congregati R. d. professores et doctores in conclavi collegii regii, audiverunt supplicationem magistrorum Francisci Gozii, viridunensis, et Johannis Rey, petrogorii, medicinæ licenciatorum, rogantium ut post peractas triduanas disputationes admittantur ad gradum doctoratus capescendum illisque doctor laureans et dies concedatur. Quorum petitioni assensi sunt illisque concesserunt ut quando voluerint promoveantur, prædictus quidem Gozius sub. d. Tillerio, doctore aggregato, — Prædictus vero J. Rey sub R. d. Varandeo professore regio et universitatis vice-cancellario secundum ordinem et turnum consuetum. In cujus rei fidem hic omnes subscripserunt die et loco supra dictis.

VARANDAL	DE BELLEVAL
J. TELLIER	MOREL
SCHARPIUS	
Franciscus GOZIUS, præsentatus	
REY, præsentatus. »	

Nous pourrions citer également plusieurs procès-verbaux de réunions de la Faculté de médecine. Nous nous contenterons de mentionner seulement les signatures qui en terminent quelques-uns : par exemple, le procès-verbal de la réunion du 27 septembre 1608 est ainsi terminé :

«..... In quorum omnium fidem hic subscripserunt die et anno supradictis.

VARANDAL	R. DE BALLEVAL
DORTOMAN	J. TELLIER
MOREL	B ^a REVERT
REY, consiliarius universitatis	
BELLEFOREST, consiliarius universitatis	
SAURON, consiliarius universitatis	
H. MALBÆSIUS, consiliarus universitatis	
TANCON, medecin secretaire. »	

Celui de la réunion du 26 octobre 1608 :

«... In ejus rei fidem hic omnes subscripserunt. Actum ut supra.

VARANDAL

J. DE PRADILLES

DORTOMAN

MOREL

J. TELLIER

REY, consiliarius universitatis

BELLEFOREST, consil.

SAURON, consiliarius

MALBOIS, consil. »

Reçu docteur, Rey se retira au Bugue, où il exerça la médecine jusqu'à sa mort. Nous ne possédons, hélas, que quelques rares renseignements sur sa vie de médecin-praticien. Toutefois, d'après une communication faite en 1895 par M. Dujarric-Descombes, dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, nous apprenons qu'en 1645 il fut appelé au château de La Douze, pour donner ses soins à Charles d'Abzac, marquis de La Douze.

De plus, Fernand Villepelet a découvert une sentence arbitrale du 19 août 1611, intervenue entre Jean Rey et son frère aîné, au sujet des comptes de tutelle rendus à ce dernier et concernant aussi un procès pendant devant le Parlement de Toulouse, au sujet des revenus du greffe de Toulouse, dit de la Rigueur, dont Rey le père avait le fermage.

Voici la reproduction de ce document :

SENTANCE ARBITRALE

(19 août 1611)

Contenant accord entre M^e Jean Rey le vieux, d'une part; entre M^e Jean Rey, médecin, d'autre part; et M^e Pierre Pradoux, aussi d'autre part.

Sur les procès et differantz entre maistre Jehan Rey, docteur en medecine, appellant de certaine closture de comptes faicte pardevant le juge ordinaire de Limeulh et demandeur l'enterinement de certaines lettres royaux pardevant monsieur le seneschal de Périgort ou monsieur son lieutenant au siège de Périgueux, d'une part; Et M^e Pierre Pradoux, appelé et deffendeur auxdictes lettres et autre-

ment demandeur en indemnité contre Jehan Rey, sieur de la Perroustasse et de la forge de Laborye, d'autre; Et ledict sieur Rey, deffendeur à ladicte indemnité, et autrement demandeur contre ledict Rey, médecin, d'autre; Et ledict Rey, médecin, deffendeur aux prétentions dudict Rey vieulx, son frère, d'autre. — Veu le procès, inventaire des biens meubles appartenants audict Rey, médecin, faict à requeste dud. Pradoux, en dacte du dixième février mil cinq cens quatre vingts treze, signé Eymery, notaire de la comté et visconté de Et par J. Rey et Yssartier et contre signé par Dupuy, procureur dudit Pradoux *ne varietur*; cayer de recepte et mise bailhé par ledict Pradoux, signé de Maliorac, greffier, au pied de laquelle est la sentence dont vient l'appel, en dacte du vingt septiesme janvier mil cinq cens quatre vingts et huit; lettres royaux contenant l'appel et autres fins dudict Rey, médecin; procès verbal contenant les enchères des effruictz dudict Rey jeune, pour troys ans, dacté au commencement du vingt uniesme de mars mil cinq cens quatre vingtz treze, et signé Junchon à la relation du sergent; sentence de delivrance desdicts effruictz du cinquiesme du moys de junc aud^t an cinq cens quatre vingts treze, signée dudict Junchon; procès verbaux de vante des meubles appartenantz audict Rey, médecin, l'ung dacté au commencement du quatriesme mars mil cinq cens quatre vingtz treze, signé de Eymeric, notaire, et l'autre dacté du signé Rey à la relation dudit sergent; cayers de recepte, mise bailhée par ledict Rey vieulx pour l'administration qu'il avoit.. ... des biens dudict Rey, son frère, depuis.... l'année quatre vingtz quinze exclusivement.... et du revenu du greffe de la Rigueur qu'ils avoient à Toulouze, depuis le décès de feu Perine Yssartier, qui fust sur la fin de l'année quatre vingtz douze, avec que les pièces justificatives desdictz comptes, sauf et réservé ce que concerne les articles de l'employ et mise cent quatorziesme, cent quarante deuxiesme, cent quarante sixiesme, cent quarante septiesme, cent cinquante et quatriesme et le vingt deuxiesme de la recepte; contraict de mariage de feus Jehan Rey et Perine Yssartier, père et mère des parties; testemens desdictz feus Rey, Yssartier, du troysiesme septembre mil cinq cens quatre vingtz dix, receu par Cabrilhiac, notaire; codicille dudict feu Rey, du quatorziesme dudict moys et an; testament de ladicte feu Perine Yssartier, du douziesme de septembre mil cinq cens quatre vingts douze; escript et convention faicte entre lesdicts Reys frères, du troysiesme mars six cens; et tout ce que plus a esté devers nous remis avec le contraict de compromis contenant nostre pouvoir en date du vingtiesme julhiet dernier, signé A. Lassalles, notaire. — Nous, arbitres arbitrateurs par nostre presente sentence et lotz arbitral, après avoir ouys au long lesd. parties, exac-

tement espluché, examiné et calculé les cayers de la recepte et mise dudict tuteur; faisant droict dud. appel, avons treuvé y avoir erreur en ladicte rendition de compte, soit en ladicte recepte ou mise de la somme de quatre vingtz sept livres cinq sols roys deniers en laquelle il cest treuvé redepva le envers ledict Rey, médecin; laquelle somme comdempnons ledict Pradoux paier audict Rey, medecin, dans troys moys, sauf ses regretz pour la répétition dicelle ou meubles desquelz il nest fait estat quoyqu'ilz soyent comprins dans l'inventaire, en la valeur desquelz par nous appretiée a esté comprinse dans ladicte somme de quatre vingtz sept livres cinq solz troys deniers, contre ledict Rey vieulx ou autrement, ainsin qu'il verra estre affaire, et a iceux leurs exceptions ou deffiances au contraire; et moyennant ce, avons deschargé et deschargeons ledict Pradoux de ladicte rendition de compte et tout autre prestation de reliqua; et en ce que concerne la gestion et administration faicte par led. Rey vieulx du revenu du greffe de la Rigueur de Thoulouze depuis l'année mil cinq cens quatre vingts et treze jusques au jour pré-sant.....desdicts fruitz, puis l'année quatre vingtz quinze excluzivement jusques en l'année mil six cens dix aussy excluzivement, pour lesquelles années ledict Rey vieulx a prins la cause pour le dicttuteur et randu compte pour luy; et après avoir pareillement diligemment veu, examiné et calculé ses cayers de recepte et mise, computé tant les sommes principales que interestz respectivement par lesdictes parties prétendus et demandés pour leur bien et repos, ayant esgard a leur quallité, multiplicité d'affaires, difficulté et importance d'iceux, condempnons ledict Rey vieux pour tout autre rendition de compte et prestation de reliqua envers ledict Rey, médecin, en la somme de deux mille livres, laquelle il luy payera dans troys moys; et a faulte de ce faire, le susdict temps escheu, luy payera l'interestz de ladicte somme au fur du denier douze pour neui moys qui resteront pour parfere une année, et en ledict Rey vieulx, pendant lesdicts neuf moys, payera ladicte somme de deux mille livres, et sera tenu ledict Rey, médecin, au prorata du temps rabattre et desduire sur le sort principal l'interestz qu'il aura par trop recèu, moyennant laquelle somme ledict Rey vieulx demeure plainement deschargé de toute autre rendition de compte, prestation de reliqua, o la charge toutes-fois que ledict Rey vieulx sera tenu l'indemnizer ou autrement fournir bonne et vallable quittance audict Rey, médecin, des créantiers mentionnés en sesd. cayers, sans comprendre en ladicte descharge les obligations escriptes et comprinses audict inventaire ou austres qui pourroient estre obmises soit audict inventaire ou cayers et qui pourroient par cy après parvenir a la notice et cognoys-sance desdictes parties, pour lesquelles lesdictz Reys pourront agir

conjointement et par ensemble contre les débiteurs; lesquels ou ils seroient venus insolvables depuis l'année mil cinq cens quatre vingts seze, en ce cas ledict Rey vieux sera tenu faire valoir lesd. obligations pour la contingente portion dudict Rey, medecin, comme aussy seront tenus lesdictz Reys pour suivre à commungs frays le procès pendant en la court de Parlement de Thoulouze contre les hoirs de feu Jehan Rey, cydevant fermier du revenu du greffe de la Rigueur et ses fidejusseurs, o condition qu'en cas d'insolvence d'iceux ledict Rey vieux sera tenu faire de mesme valoir pour la cotte dudict Rey, medecin, les sommes restantes du prix de lafferme tout ainsin qu'il eust faict contre ledict Rey; et pourront de mesme lesdictz Reys frères poursuivre tous autres fermiers dudict greffe commis ou leur pleges, ainsin qu'ils verront estre affaire sans que ledict Rey vieux soit en rien tenu en cas d'insolvence d'iceux; et d'autant que sur la purgation dudict Rey vieux, nous avons faict estat en sa mise des articles cent quatorze, cent quarante deux, cent quarante six, cent quarante sept, et cent cinquante et quatre, et en sa recepte de l'article vingt deuxiesme, tout ainsin que sy les pièces justificatives d'iceux heussent esté veues; ordonnons quicolluy Rey vieux justifiera audict Rey, medecin, dans un an du contenu ès susdicts articles, autrement luy sera pourveu ainsin que de raison; par mesme moyen enseignera la somme de deux cens escus contenue en un mendement qui n'a esté exhibé avoir esté employée à l'asquist de debtes de feu Gabriel Yssartier, en distraction faicte de cent huictante deux escus dix solz reçeue par Leonard Eymerie et alouée par ladicte Perine Yssartier de troys cens escutz comprinse au mendement du dix huictiesme jung mil cinq cent nonante; enseignera de mesme le paransus avoir esté saizy entre les mains de Micahelis, ce que faira dans le mesme delay; et en cas de justification dudict employ et saizie, led. Rey vieux demeure deschargé des sommes exprimées auxd. mendemens; et seront lesd. Reys tenus d'agir conjointement pour avoir payement de la somme de cent dix sept escus cinquante sols, restants desdicts troys cens et ou ladicte somme de cent dix sept escus cinquante sols ou partie d'icelle auroiet esté adjudée au saisir faisant ou le seroiet a l'advenir, sera tenu ledict Rey, medecin, de payer audict Rey vieux sa contingente portion de la somme de dix sept escus cinquante solz, restans du leguat de deux cens escus faict audit Rey vieux par ledict Gabriel Yssartier; et pour esviter aux differantz que pourroient intervenir entre lesdites parties, a raison des meubles et ustansiles, après avoir appretié les perissables en la recepte, ordonnons que ledict Rey vieux remettra audict Rey, medecin, les autres meubles de fer et de boys comprins en l'inventaire, en l'estat qu'ils sont pour ce jourd'huy; et pareillement luy

rendra ensemencés les biens qui luy restent, autres que les biens donnés a Jacques Rey, leur frère, tout ainsin qu'ils estoient lors du decès de leur commune mère, et l'acquittera de la rente sy faict n'a esté et arreyrages d'iceux, puis ledict decès jusques en l'an mil six cens dix, des quelz biens commungs entre lesd. parties et des rachapts par ledit Rey vieux de Pierre Rey, leur frère, sera faict entre eux division et partage par troys espertz, desquels ils conviendront dans la huictaine, sans neanlmoingz..... en ladicte divizion les biens a eux particulierement donnés et prelegués par la disposition de leursd. feus père et mère, desquelz ils jouyront, conformément auxd. dispositions, aultres toutesfoys que la maison préleguée audict Rey vieux par ladicte Yssartier; sa feuë mère, laquelle maison ny valeur d'icelle icelluy Rey vieux ne pourra demander pour avoir esté l'estimation faicte par ladicte Yssartier en sondict testament comprinse en la mise et confondue sur les deniers de la recepte, et parce que, lors du remboursement du greffe de la Rigueur de Thoulouze, en places de maistres eleres ledict Rey vieulx a esté contrainet promettre et s'obliger que, en cas que deniers de l'acquisition dudict greffe ou partie d'iceux ce trouveroient n'avoir esté reallement contés ou nestre entrés dans le coffre du roy, il seroit tenu de rendre et restituer lesdicts deniers, et que, par jugement de messieurs des requestes du palais de Thoulouze, led. Rey vieux a obtenu main levée de cinq cens escus, d'ung cousté, et cent cinquante escus, d'autre, en baillant bonnes et suffisantes cautions, ordonnons que ou ledict Rey vieux seroit pour l'advenir poursuivy ou contrainet de remettre aulcungs deniers de l'achapt dud. greffe, ou abstrainet à la restitution de la somme par luy obtenue sous les susd. cautions, ledict Rey, medecin, l'indempnisera pour sa cotité et contribuera esgallement, si besoin est, pour avoir plaine main levée de ladicte somme sous les cautions audict Rey vieux adjudés; et pour le regard des tiltres, papiers et documens des biens commungs entre lesdictes parties, ordonnons que ledict Rey vieulx les exhibera lors du partage audict Rey, medecin, pour en estre faict extraict sommaire a fraictz commungs, lequel extraict demeurera es mains dud. Rey, medecin, pour y avoir recours lors et quand besoin sera, pour l'exibition desd. tiltres contre ledict Rey vieulx, ès mains duquel lesdictz tiltres seront laissés, sy ce n'est que lesdicts tiltres puissent estre commodement partaigés et estre bailhés à celluy a quy demeurera les lotz des biens mentionnés esdicts tiltres, et afin que lesdictes parties pour l'advenir puissent avoir recours a ladicte recepte et mise dudict Rey vieulx en cas de besoin, avons, du mutuel advis et consentement des parties, remis les cayers d'icelles contenant lad. recepte trante ung articles

le trante uniesme tracé, et la mise cent cinquante et quatre entre les mains du notaire soubz signé, de nous paraphés et contresignés aux fins d'en délivrer coppie aux parties y ayant interest, pour leur servir ainsin qu'il appartiendra; et pour le surplus de toutes autres prétentions respectivement des parties, les avons mis hors de procès et sans autres despans, dommaiges ne interestz, ne restitution des fruitz, veu la quallité et proximitié d'icelles; sauf de la present année, de laquelle les esfruitz seront partaigés par moytié pour ceux qui restent a percevoir, et pour ceux qui sont desja perçus, lesdicts Reys, respectivement, s'en purgeront et s'en rendront compte, afin que chascun d'eux en tire aussy la moytié.

Ainsin signé : A. DE VEYSSIÈRE, arbitre; DE GISSON, arbitre,
BOYT, arbitre; P. DE GISSON, arbitre.

Pour les espices, six vingts livres, payables quinze livres par Pradoux et le reste par lesdicts Reys par moytié.

Sarlat, le dix-neufviesme aoust mil six cens unze, après midy, regnant Louis, par la grâce de Dieu roy de France et de Navarre, a susdicte sentence en lotz arbitrale a esté, par Messieurs maistres Anthoine de Vayssière, Michel de Gisson, Jehan Boyt et Pierre de Gisson, arbitres eslus par les susd. parties, prononcée en présence desdicts Rey, medecin, et Pradoux et de maistre Leonard Martin, procureur et ayant charge et procuration expresse dudit Rey vieux; lesquelz, après avoir entandu icelle, lesd. Rey; medecin, l'ont acceptée, ensemble ledict maistre Léonard Martin pour ledict Rey vieux, en vertu de sa procuration, que sera cy-après incérée; laquelle susd. sentence, du consentement des susdictes parties, a esté mise es mains de moy, notaire soubzeigné, pour la delivrer a icelles parties et autres y ayant interest, et a l'entretènement d'icelle, les susdites parties, respectivement, se sont obligées soubz toutes les obligations, compultions, renonciations et seremens que de droit; de quoy m'ont requis instrument que leur ay concédé, ayant, les susdictes, parties, retiré les pièces narrées par la susdicte sentence, sauf les susd. cayers de la recepte et mise qui ont demeuré entre mes mains, suyvant l'ordonnance des susd. sieurs; presans maistres Jehan Lospital et Jehan Chapoul, praticien de ladicte presente ville, tesmoingt; lesdictes parties ensemble lesdictz tesmoingt ont signé a mon original et moy.

DAUSSEL, *notaire et tabellion royal.*

La teneur de la procuration s'ensuit :

Ainsin soit que de certains proces et differantz meus et à mouvoir entre maistre Jehan Rey, sieur de la Perroutasse et de la forge de

Laborye et autre maistre Jehan Rey, son frere, docteur en medecine, et maistre Pierre Pradoux, le vingtiesme du mois de julhiet dernier, lesdictes parties s'en seroient arbitrés en la ville de Sarlat, au dict et ordonnance de messieurs de Gisson et de Boyt, avocatz, et de monsieur Vayssière, pour tiers, comme apert par contraict receu par Lassalles, notaire, pardevers lesquelz lesdictes parties ont bailhe leurs pieces, dires et pretantions; et pour en poursuivre la liquidation et jugement, ledict Rey, sieur de la Forge, de son bon gré et volompté, a faict, créé et constitué son procureur général et especial maistre Leonard Martin, procureur en la court de monsieur le seneschal séant audict Sarlat expressement et par. . . . pour solliciter le jugement desdictz differantz, poursuivre l'exécution dudict arbitrage, faire toutes sommations en tel cas requizes, accepter pour et en son nom la sentence que par lesd. arbitres en sera donnée, prolonger par sondict procureur autre delay sy besoin est pour la décession desdictz differantz, et tout autrement faire par sondict procureur comme led. constituant feroict ou faire pourroict sy presant ou en personne y estoict, promettant le tout avoir pour agréable, ferme et estable et en relever sond. procureur a paine de tous despans, dommaiges et interestz; et pour ce faire, c'est obligé et compellé et renoncé et juré, de et quoy et presans Guy Cosse et Jehan Chapgier, clers, tesmoingt, qui ont signé ensemble led. Rey, faict audict lieu de la Forge, parroisse de Miramon, en Perigort, le dix-septiesme jour d'aoust mil six cens onze.

Ainsin signés :

REY, constituant; DE COSSE, presant; CHAPGIER,
presant; VEYRRIERES, notaire royal, et moy,

DAUSSEL, *notaire et tabellion royal.*

Coppie delivree aud. Pradoux
par moy :

Je soubs^{ss}, quitte, remets et donne gratuite[ment].... Pierre Pradoux, mon cousin, la somme de [quatre vingt]..... sept livres cinq sols troys deniers, en laque[lle il est]..... condempné par la p^{nte} sen[tance.]..... elle [p]romets de jamais ne luy deman[der]...

La signature manque.

Pour copie conforme :

Ferdinand VILLEPELET,

*Archiviste du département de la Dordogne,
Correspondant du Ministère de l'Instruction Publique.*

Archives de la Dordogne, fonds de la Sénéchaussée et du Présidial de Sarlat,
série B. 1152.)

En outre, M. Villepelet communique un autre document intéressant (*Inventaire des Archives de la Dordogne*, sénéchaussée et présidial de Sarlat, série B, 1153, 13) : il s'agit d'un procès-verbal de saisie en date du 22 janvier 1631, dressé par Delmon, sergent-royal, résidant à Audrix, à la requête de M. Jean Rey, docteur en médecine, habitant du bourg du Bugue, des biens de François Archambaud, du village de La Dière, qui ne peut payer la somme de 24 livres, montant d'une obligation. Ces biens saisis consistent en une maison, jardin, terre et pré, le tout joignant, situé au village de La Dière, et deux autres pièces de terre, situées à Bos-Redon, et à Fontanilhie; ils sont mis aux enchères pendant quatre dimanches consécutifs, après affiches à la porte de l'église paroissiale du Coux, à l'issue de la messe, et restent à Jean Rey, personne n'ayant voulu enchérir.

Enfin, dans une lettre adressée par Brun au Père Mersenne, et dans une autre lettre écrite par Jean Rey au même Mersenne, le 21 mars 1643, nous apprenons que Rey était tourmenté par un procès, qui l'obligea pendant longtemps à négliger ses recherches scientifiques. Jean Rey se livrait à ses expériences de physique et de chimie aux forges de son frère : « Ce que ie confirme par l'espreuve que l'ay fait aux forges de Jean Rey, sieur de Perrotasse, mon ayné. » Il entretenait une correspondance scientifique avec Brun, apothicaire à Bergerac, et Deschamps, docteur en médecine, demeurant dans la même ville.

Dans les *Jurades de Bergerac* de 1628-1642, pages 158 et suivantes, nous trouvons les renseignements suivants : Deschamps était non seulement poète, mais aussi mathématicien. On trouve vingt-sept de ses lettres au Père Mersenne, dans le recueil autographe de la correspondance déposé dans la bibliothèque des Minimes de la place Royale, aujourd'hui dans la bibliothèque nationale de la rue Richelieu. Elles s'occupent surtout de mathématiques, de physique et d'harmonie. Dans l'une d'elles il est dit : « Qu'il serait utile qu'il y eût dans chaque province un homme gagé qui tint registre

jour par jour, des vents et autres changements de l'air, de l'abondance et de la disette des fruits, ensemble de la santé et des maladies des hommes et autres animaux. Ces phénomènes pourraient servir à reconnaître quelque ordre à cette irrégularité, par lequel on pourrait prédire plus certainement des futures dispositions de l'air et de ce qui en dépend. »

Rey était également en relations avec le Père Mersenne, ami de Galilée, de Descartes, de Gassendi; et il nous reste quelques lettres échangées entre eux.

M. Emile Picard écrit, au sujet de ce savant, dans un article du 1^{er} janvier 1922, paru dans la *Revue universelle* :

Dans ses études historiques, Duhem a souvent rencontré le nom du Père Mersenne, qui, au xvi^e siècle, correspondait avec tous les savants de son temps, et dont Pascal disait qu'il n'avait pas d'égal pour poser de belles questions. Qui a imaginé le premier la célèbre expérience du Puy de Dôme avec le baromètre ? Est-ce Pascal, est-ce Descartes ? La question a donné lieu, en 1906 à des débats passionnés. Pour Duhem, celui qui a projeté le premier cette expérience, c'est le Père Mersenne. Certes, cette expérience, très facile à imaginer après les découvertes de Torricelli, a pu être conçue par Pascal, par Descartes et par d'autres. Mais le premier écrit où elle se trouve proposée est un livre du Père Mersenne, paru le 1^{er} octobre 1647; l'expérience du Puy de Dôme a été faite le 19 septembre 1648. Il faut ajouter que dans les temps d'improbité scientifique que furent le xvi^e et le xvi^e siècles, la figure du Père Mersenne apparaît, comme dit Duhem, auréolée de loyauté. Contrairement à ceux, très nombreux, qui faisaient grand étalage d'érudition, mais énuméraient seulement les ouvrages auxquels ils ne devaient rien — on en rencontre d'ailleurs dans tous les temps — l'honnête religieux a toujours cité scrupuleusement ceux dont il s'inspire.

La date de la mort de Jean Rey ne nous a pas été transmise exactement. Dans la *Bibliographie universelle* de Michaud, Weiss le fait mourir vers 1645. Cuvier cite aussi la même date. Voici maintenant quelques notes que nous avons pu recueillir sur la famille de Jean Rey.

Rey aîné, sieur de la Perroutasse, exploitait la forge de la Borie. Actuellement, il existe à la Borie, qui se trouve dans la commune de Mauzens-Miremont, une ferme assez ancienne, mais malgré nos recherches, nous n'avons pu retrouver aucune trace d'antique forge. Mais une curieuse légende s'est transmise jusqu'à nous, et des gens nous ont dit tout récemment avoir entendu raconter que l'on voyait autrefois des flammes sortir, la nuit, de trous dans le sol. Est-ce le souvenir de l'existence d'une ancienne forge, ou celui d'expériences mystérieuses faites par Rey, suspecté peut-être d'alchimie et que les profanes considéraient avec effroi ? Tout près de là, à la Faurélie, nous avons vu les ruines bien conservées d'une forge, mais rien n'atteste, ici, le passage de Jean Rey.

Gabriel Lafon, dans son étude sur Jean Rey, nous apprend que son frère exploitait la forge du Bugue, dite Forge-de-la-Farge, ainsi qu'une autre forge, dite Forge-Neuve.

Aujourd'hui, à la Farge, qui est un faubourg du Bugue, s'élève une tannerie. Lors de récentes réparations à cette usine, il y a deux ans, on a remis à jour et démolì le socle du marteau-pilon, dernier reste d'une installation contemporaine de Rey. Quant à Forge-Neuve qui se trouve dans la commune de Mauzens-Miremont, nous avons vu les vestiges en assez bon état d'une forge, et tout à côté, une énorme construction ornée de magnifiques fenêtres sculptées, et construite en 1744.

D'autre part, dans une communication faite par M. Dujarric-Descombes et M. Rey-Lagarde, propriétaire à La Robertie, canton du Bugue, nous apprenons ce qui suit : « Plus tard, au nom de Rey, les parents du célèbre chimiste ajoutèrent celui de Lagarde ou La Garde, du nom d'une terre qui leur aurait été vendue par l'abbesse du couvent du Bugue, aux dépendances du village de La Garde, qu'ils habitaient. Dans les minutes de M^e Dartenset, notaire royal, nous trouvons, en effet, un testament d'une parente du docteur Rey, dame Isabeau Rey, du village de La Garde, paroisse du Bugue,

juridiction de Limeuil, en date du 31 octobre 1587. Par ce testament fait en sa maison de La Garde, dame Isabeau Rey instituait pour légataire universel Jandon de Bordes, son mari. »



Forge-Neuve. — Ruines de l'ancienne forge.

Des descendants de Jean Rey existent encore.

A La Terrasse, près du Bugue, M^{me} Carrié-Lafon, alliée à la famille de Laplumardie, est une descendante de Rey-Régis Cazillac, qui compta plusieurs médecins dans sa famille qui est alliée à celle de Jean Rey, et dont l'un d'eux fit paraître, en 1789, un livre, rare aujourd'hui, intitulé : *Histoire naturelle et raisonnée de l'âme*. En outre, il existe encore des Rey-

Lagarde à La Robertie, près du Bugue, et M. Rey-Lagarde, notaire à Tocane-Saint-Apre, en Dordogne, m'écrit que les registres paroissiaux du Bugue ayant été brûlés, les recherches au point de vue généalogique ont été arrêtées, mais il possède des actes à partir de 1750. Il ajoute que son trisaïeul (arrière-grand-père de son père) était Rey du Bousquet, et son fils (ou l'un de ses fils plutôt), Rey de Lagarde. C'est le nom de la propriété qu'il possédait, qu'il avait ajouté à son nom patronymique.

Ce Rey du Bousquet avait acheté une terre, dite Terre-de-Jean-Rey, et² il est vraisemblable que ce Jean Rey était le médecin-chimiste.

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE

I

Découverte de la pesanteur de l'air.

De nombreux savants avaient remarqué, sans en trouver la cause, l'augmentation de poids des métaux calcinés. Dans son livre : *La chimie est-elle une science française ?*, Pierre Duhem rapporte avec intérêt les théories de quelques auteurs qui avaient émis avant Rey des hypothèses concernant l'explication de ce fait.

On savait depuis fort longtemps que lorsque l'étain, grillé à feu nu, fournit cette masse blanche et crayeuse qu'on appelait chaux d'étain ou potée d'étain, le corps obtenu pèse plus que le métal employé pour l'obtenir. Dans les mêmes conditions, on le savait aussi, le plomb donne une chaux jaune qui est le massicot ou la litharge, et la litharge est plus lourde que le plomb métallique dont elle provient.

Au cours de la transmutation, disait Géber, le plomb ne conserve pas son poids propre; il l'échange contre un autre poids; ce nouveau poids il l'acquiert par le magistère de l'art... Par ce même magistère, Jupiter (c'est-à-dire l'étain) acquiert du poids.

Cardan, par exemple, dans son cinquième livre : *De la subtilité*, rappelait que le plomb, lorsqu'il se change en céruse, gagne le treizième de son poids, et cela bien que rien ne lui soit ajouté. Dans cette observation, il voyait une confirmation d'une de ses doctrines favorites; comme les animaux, comme les plantes, les pierres et les métaux sont des êtres vivants; ils ont une âme qui est, comme

toutes les âmes, une portion de la chaleur céleste; venue du ciel, où elle a son lieu naturel, cette âme aspire à retourner au ciel; elle tend à s'éloigner du centre de la terre; elle est légère; aussi croyait-on communément que le cadavre, délaissé par l'âme, pèse plus que ne pesait le corps vivant; Nicolas de Cues, Léonard de Vinci professaient cette opinion; suivant une théorie toute semblable, Cardan pense que l'alourdissement du plomb changé en céruse provient de l'évanouissement de la chaleur céleste, du départ de l'âme métallique, perdue par le plomb au moment où il mourait.

Cette opinion permettrait de regarder Cardan comme le premier tenant de la doctrine du phlogistique; il la présente d'emblée sous la forme que lui donneront, à la fin du XVIII^e siècle, ses derniers partisans, les Black et les Gren, qui regarderont le phlogistique comme une substance douée de légèreté, les Ab Indagine qui en feront une âme métallique.

Jules-César Scaliger ne faisait grâce à aucune des pensées de Cardan; aussi tournait-il en dérision celle que nous venons de rapporter; mais l'hypothèse qu'il lui substituait revenait à peu près au même; selon cette supposition nouvelle, le plomb contient des particules aériennes; il s'alourdit parce que ces particules se consomment dans la calcination. C'était admettre que l'air est léger, tandis qu'Aristote et la plupart de ses successeurs le déclaraient pesant; l'air léger de Scaliger jouait le même rôle que l'âme métallique imaginée par Cardan; mieux encore que celle-ci, il semblait être un avant-coureur du phlogistique léger des Black et des Gren.

C'est à la suie du foyer condensée dans les pores du massicot que Césalpin voulait attribuer l'accroissement de poids dont s'accompagne la transformation du plomb en litharge. Raison qui ferait rire des conscrits! s'écriait Libavius, fort des observations de son compatriote Modestin Fachs; est-ce que la chaux vive augmente de poids quand on la soumet à semblable feu?

Déjà aussi, Ech de Suchbach, dans son *Theatrum Chemicum*, avait constaté que le mercure chauffé à l'air passe à l'état de chaux, et qu'il augmente de poids pendant la calcination; il avait vu le cinabre artificiel (oxyde rouge de Hg), fortement chauffé, dégager un fluide élastique et passer à l'état de mercure métallique. Mais le Périgourdin Jean Rey constate d'une manière plus précise cette augmentation de poids, et à toutes ces opinions dont il montrera l'invraisemblance ou la vanité, opposera celle qu'il a conçue. Ce fut Brun, en 1630,

qui allait lui en fournir le prétexte. Brun était apothicaire à Bergerac; il appartenait à la religion réformée, et, en 1648, on le retrouve chargé des recettes et distributions des aumônes de l'église de Bergerac. D'après l'*Armorial général* de d'Hozier, de 1696, nous apprenons que Pierre Brun, apothicaire aussi à Bergerac, et qui était de la même famille, portait : de gueules à un sautoir d'argent. Brun, chimiste distingué, se livrait à de nombreuses expériences et était en relations épistolaires avec tous les personnages savants de son temps. Dans le *Bulletin historique et archéologique du Périgord*, de 1896 (p. 428), nous trouvons une lettre qui lui est adressée par Claude Bourdelin, chimiste connu, et qui traite de questions pharmaceutiques trop techniques pour nous.

Dans la même publication de l'année 1897, nous trouvons une autre lettre de Nicolas Lefebvre, qui avait été choisi par Vallot, premier médecin de Louis XIV, pour occuper la place de démonstrateur de chimie au jardin des Plantes, à Paris, et qui eut ainsi la gloire d'inaugurer en France l'enseignement de la chimie. Il lui écrit du palais Saint-James, à Londres, afin d'avoir de l'eau de la reine de Hongrie pour sa femme, et pour le roi Charles II, son maître, qui, un an auparavant, l'avait appelé en Angleterre pour lui confier la direction d'un laboratoire établi dans le palais même de Saint-James. Brun avait aussi comme ami Rey. Un jour, il remarqua que le plomb et l'étain augmentaient de poids quand on les calcinait. Cette observation remarquable l'étonna, le préoccupa, et comme il ne trouvait pas l'explication de ce phénomène, il écrivit à son ami Rey la lettre suivante :

A MONSIEUR REY

Monsieur, voulant ces iours passez, calciner de l'estain, j'en pesay deux liures six onces du plus fin d'Angleterre, le mis dans un vase de fer, adapté à un fourneau ouvert, et à grand feu l'agitant continuellement sans y adiouster chose aucune, ie le convertis dans six heures en une chaux très blanche. Je la pesay pour sçavoir le déchet, et en y trouvay deux livres treize onces. Ce qui me donna un

estonnement incroyable, ne pouvant m'imaginer d'où étaient venues les sept onces de plus, le fis le même essay du plomb et en calcinay six liures, mais i'y trouvay, six onces de déchet. L'en ay demandé la cause à plusieurs doctes hommes, notamment au docteur N..., sans qu'aucun ayt peu me la montrer. Vostre bel esprit, qui se donne des esflans quand il veut, au delà du commun, trouvera icy matière d'occupation. Je vous supplie de toute mon affection vous employer à la recherche de la cause d'un si rare effect; et me tant obliger que par vostre moyen ie fois esclairey de cette merveille.

Jean Rey, qui devait avoir beaucoup d'estime et d'admiration pour Brun, puisque en parlant de lui il s'exprimait ainsi: « C'est un personnage duquel l'intégrité de vie, la rare expérience en son art et autres vertus qui se voient en luy, obligent tous les gallans hommes à lui vouloir du bien », s'intéressa au problème soulevé. Il renouvela les expériences du pharmacien-chimiste, constata leur justesse, et à force de travail, de patience et d'efforts, en trouva l'explication. Il répondit que l'étain et le plomb s'étaient combinés à une certaine quantité d'air qui leur donnait une augmentation de poids. On comprend mal aujourd'hui la hardiesse d'une réponse aussi révolutionnaire qui allait ouvrir désormais un horizon nouveau, en démolissant toutes les théories du moment qui enseignaient que l'air n'était pas pesant.

.....
A cette demande doncques, appuyé sur les fondements iapotés, ie responds et soustiens glorieusement, que ce surcroit de poids vient de l'air, qui dans le vase a esté espeffi, appesanti et rendu aucunement adhefif, par la vehemente et longuement continuée chaleur du fourneau, lequel air se mêfle avecques la chaux (à ce aydant l'agitation frequente) et s'attache à ses plus menues parties: non autrement que l'eau appesantit le sable que vous iettez et agitez dans icelle, par l'amoitir et adhérer au moindre de ses grains. L'estime qu'il y a beaucoup de personnes qui se feussent effarouchées au seul récit de cette responce, si ie l'eusse donnée dès le commencement, qui la receurent ores volontiers, estans comme apprivoisées, et rendues traitables par l'evidente vérité des essays precedents. Car ceux sans doute de qui les esprits étaient preoccupez de cette opi-

nion que l'air estoit léger, eussent bondi à l'encontre. Comment (eussent-ils dit) ne tire-on du froid le chaud, le blanc du noir, la clarté des ténèbres, puisque de l'air, chose légère, on tire tant de pesanteur ?

.

L'explication de ce phénomène dont personne n'avait encore pu rendre compte d'une manière satisfaisante, marque une date capitale dans l'histoire de la physique et de la chimie. Elle est comme le prélude de l'avènement prochain des théories précises de Lavoisier, qui allaient anéantir définitivement les conceptions jusqu'ici respectées, tout comme, quelques années plus tôt, son compatriote Etienne de La Boétie, en décrivant un système politique nouveau, devançait J.-J. Rousseau.

C'étaient des idées fécondes qui germaient et qui allaient détruire par leur puissance de vérité toutes les erreurs du Moyen-Age. Aussi, il eût été vraiment dommage que de telles idées tombassent dans l'oubli. Heureusement Jean Rey réunit ses nombreuses observations, et les publia en un volume in-8° de 142 pages, portant ce titre : *Essays de Jean Rey, docteur en médecine, sur la recherche de la cause pour laquelle l'estain et le plomb augmentent de poids quand on les calcine*. Ce livre fut édité à Bazas par Guillaume Millanges, imprimeur ordinaire du Roi en 1630. Il est dédié : « à Haut et puissant seigneur Frédéric Maurice de la Tour, Duc de Bouillon, Prince souverain de Sedan, etc... ». Dans sa dédicace, l'auteur rend hommage aux vertus militaires de Monseigneur le Prince de Sedan, et fait allusion à ses exploits au siège de Boffleduc, puis il lui annonce sa découverte : « Chacun en disoit sa pensée, et ie seus semons d'en dire la mienne, qui ne fut pas si tost escluse, qu'on la vint harceler de divers lieux. De sorte qu'il me fallut entrer en lice pour ioindre les contretenants. » En présence de cette hostilité, Rey sollicite l'appui de sa haute protection.

Car contenant une doctrine nouvelle, et contrariante en plusieurs points à la philosophie commune, i'ay preueu que plusieurs brui-

roient à l'encontre, iusqu'à esmouvoir des tonnerres : mais qu'estant comme à l'abri de vos lauriers, il seroit, en tout cas, garanti de leurs foudres. Puis sçachant que les choses paraissent toujours de la couleur du verre, au trayers duquel on les voit : i'ay creu ne luy pouvoir donner de lustre plus industrieux que le faire voir à travers la splendeur de vostre nom.

Les *Essays* sont divisés en vingt-huit chapitres, avec une préface et une conclusion. Dans les quinze premiers chapitres, Jean Rey démontre qu'il n'y a rien de léger dans la nature, et que « tout ce qu'est de matériel sous le pourpris des cieux a de la pesanteur ». Tout ce qu'il décrit dans ces pages est une préparation à la réponse qu'il va faire à la question posée par Brun. Il y arrive au chapitre XVI qui est ainsi intitulé : « Réponse formelle à la demande pourquoi le plomb et l'estain augmentent de poids quand on les calcine ». Puis, dans la fin de son ouvrage, il s'attache à démontrer l'erreur des théories de ses adversaires, et à « rembarrer » leurs assertions fausses : « théories qui sont spéculations vainement subtiles, mais qui n'ont point fondement en la nature ». Cependant, il dut rencontrer d'amères résistances, et montrer beaucoup d'énergie pour essayer d'imposer son opinion :

On dit qu'Hercule qu'il n'avoit pas plus tôt coupé une des testes de cette hydre qui ravageoit le palet Lerneau, qu'il en renaissoit deux ; ma condition est pareille. L'erreur que ie combats foisonne en opinions qui sont autant de testes ; si i'en retranche une, on en voit naistre deux. Mon labeur va toujours croissant, et ie crois n'avoir iamais faict si ie m'employais seulement à les couper l'une après l'autre. Pour lui donner la mort, il faut que ie recueille mes forces et roidisse mon bras, afin que d'un coup ie les abatte toutes.

Au cours de l'exposé de ses derniers chapitres, Rey s'attache à réfuter les théories de ses principaux détracteurs, parmi lesquels se trouvent Cardan, Scaliger, Andreas Cœsalpin. Celui-ci recherchant la cause de l'accroissement de « pesantueur » dit « que c'est la fuyee, qu'il le feu produit, laquelle heurtant la youte du fourneau de reflexion, retombe sur la matière ». A cela, Jean Rey répond, avec beaucoup d'hu-

mour : « que cette abondance de fuyes noircirait tellement la chaux de l'estain, que les Dames n'iraient empruntant d'icelle la blancheur de leurs faces, ainsi que plusieurs font ». Et son ouvrage se termine par cette belle conclusion :

Voylà maintenāt cette vérité dōt l'esclat frappe vos yeux ; que ie viens de tirer des plus profonds cachots de l'obscurité. C'est celle-là de qui l'abord a esté iusqu'à présent inaccessible. C'est elle qui a fait fuser d'ahan tout autāt de doctes hōmes qui la voulant accointer se sont efforcez de franchir les difficultés qui la tenoiēt enceinte. Cardan, Scaliger, Fachsius, Cesalpin, Libauus, l'ont curieusement recherchée, nō iamais apperceuë. D'autres en peuuēt estre en queste, mais en vain ; s'ils ne suiuent le chemin que ie leur ay tout-premier deffriché et rendu loyal : tous les autres n'estāis que feliens espineus et destours inextricables, qui ne menent iamais à bout. Le travail a esté mien, le profit en soit au lecteur, et à Dieu seul la gloire.

Cette découverte de la pesanteur de l'air allait avoir d'importantes conséquences, et donner l'explication de phénomènes jusqu'ici mystérieux et inexplicables. Aristote avait soupçonné la pesanteur de l'air, mais c'est seulement quelques années après la publication du livre de Jean Rey, que Galilée la démontra. Le savant florentin pesa un ballon de verre, tour à tour rempli d'air ordinaire et d'air comprimé : et il constata le second poids supérieur au premier. C'est vers cette époque aussi, au commencement du xvii^e siècle, que se place l'histoire connue des fontainiers de Florence. Ceux-ci avaient inutilement tenté d'élever l'eau, par le moyen de la pompe, à une hauteur plus grande que 32 pieds; Torricelli, élève de Galilée, soupçonna que l'ascension de l'eau dans les corps de pompe était due à la pression exercée par l'air sur la surface libre du liquide. Un peu plus tard, Torricelli l'affirma par une expérience célèbre. Enfin Pascal eut la gloire de mettre cette vérité dans tout son jour et d'en achever la conquête, dans ses expériences de Clermont en Auvergne, du Puy de Dôme et de la tour Saint-Jacques, à Paris.

Dès lors, le doute ne fut plus possible; la cause occulte : l'horreur du vide, fut définitivement condamnée; la cause

extérieure, la vraie cause, fut admise au nombre des principes fondamentaux de la physique.

L'augmentation du poids des métaux pendant la calcination est une des questions qui ont le plus préoccupé les chimistes des siècles passés. Pour les Anciens, l'air était un élément qui, avec l'eau, la terre et le feu, constituait le monde physique. Peu à peu, cependant, une multitude de faits étaient venus combattre ce système. Édouard Grimaux, dans la préface de la réimpression de l'édition des *Essays* de 1630, nous dit que :

Boyle l'expliquait en admettant la fixation sur le métal des corpuscules du feu, traversant les parois du vaisseau où s'opérait la calcination; Homberg, Lemery, Nicolas Lefebvre acceptèrent la théorie de Boyle. Lémery la formule ainsi : les pores de plomb sont disposés en sorte que les corpuscules du feu s'y sont insinués, ils demeurent liés et agglutinés dans les parties pliantes et embarrassantes du métal sans en pouvoir sortir, et ils augmentent de poids. D'un autre côté, le Père Chérubin d'Orléans repousse l'explication de Boyle en montrant que le verre ne peut être perméable, tandis que Boerhaave, et plus tard, Boulduc, avancent qu'il n'y a pas augmentation de poids dans la calcination des métaux. Une foule de dissertations sont publiées à ce sujet, entre autres celle de Hierne (1753), qui admet la fixation sur le métal d'un acide gras et sulfureux venant de la flamme.

Malheureusement, les théories de Jean Rey, médecin peu connu, n'avaient pu se répandre, et lorsque Lavoisier publia ses *Opuscules chimiques et physiques*, il ignorait complètement l'existence des *Essays* de Jean Rey, et dut recommencer toutes les découvertes de son prédécesseur. Sa célèbre expérience de la calcination de l'étain en vase clos ruina définitivement l'hypothèse de Boyle, la doctrine de Stahl alors toute-puissante, et fit voir que l'augmentation du poids de l'étain est due à la fixation d'une partie de l'air atmosphérique (1774).

Voici ce qu'écrivit Pierre Duhem à ce sujet :

De ces progrès parfaitement réguliers et parfaitement suivis, l'histoire de la Science ne nous rapporte que de bien rares exem-

ples; le plus souvent, une vérité n'est pas reçue d'une manière définitive ayant qu'elle n'ait été découverte à plusieurs reprises, séparées les unes des autres par de longs intervalles d'erreur et d'oubli; presque toujours, chacun de ceux qui la retrouvent ignore tout de la trouvaille faite par ses prédécesseurs, en sorte qu'il lui faut, sur nouveaux frais, recommencer une besogne dont une bonne part avait été jadis accomplie; c'est lorsqu'il a péniblement achevé sa tâche qu'on se souvient enfin de ses précurseurs et qu'on s'enquiert de leurs divinatrices prévisions; l'œuvre des premiers pionniers semble ainsi n'avoir eu que deux usages : contenter la curiosité de quelques fureteurs de vieux livres et fournir des pièces aux envieux qui contestent, à l'homme de génie, la priorité de son invention.

Ainsi en fut-il de la chimie. Lorsque Jean Mayow esquissait toute la théorie de l'oxydation, il ne savait pas que, déjà, Jean Rey avait mis au compte de l'air absorbé l'augmentation de poids d'un métal qu'on calcine. Quand Lavoisier connut la pensée du médecin périgourdin, ses propres méditations la lui avaient fait retrouver depuis longtemps et ses expériences l'avaient mise hors de doute; peut-être ne sut-il jamais que le médecin d'Oxford avait, cent ans avant lui, tracé l'esquisse du tableau qu'il avait dû dessiner et peindre sur une toile entièrement blanche. Pendant un siècle, dédaignant la voie royale qui lui était ouverte, la chimie avait erré par des chemins tortueux et entrelacés qui n'avaient pu, trop souvent, que l'écartier de la vérité.

Les *Essays*, peu après leur impression, avaient sombré complètement dans un profond oubli, et le nom de Jean Rey était méconnu, lorsque, en janvier 1775, Bayen, pharmacien-chimiste, apothicaire major des armées et camps du roi, signala l'existence de l'ouvrage du médecin périgourdin, dans une lettre qu'il écrivit à l'abbé Rozier, rédacteur du *Journal de physique*, et membre de l'Académie royale des Sciences :

MONSIEUR,

La cause de l'augmentation de la pesanteur que la calcination fait éprouver à certains métaux, a été de tout temps un sujet de spéculations et de recherches pour les chimistes et les physiciens... entre autres, on doit, à juste titre, distinguer Jean Rey, médecin périgourdin, qui vivait au commencement du dernier siècle. Son ouvrage, inconnu peut-être de tous les chimistes et physiciens

d'aujourd'hui, m'a paru d'autant plus mériter d'être tiré de l'oubli que la cause qu'il assigne à l'augmentation de poids qu'ont éprouvée les chaux de plomb et d'étain a un rapport immédiat avec celle qui est sur le point d'être reconnue de tous les chimistes...

...Si vous voulez insérer dans votre journal les extraits ci-joints, les chimistes de tous les pays sauraient en peu de temps que c'est un Français qui, par la force de son génie et de la réflexion, a deviné le premier les causes de l'augmentation de poids qu'éprouvent les métaux, lorsque, en les exposant à l'action du feu, ils se convertissent en chaux, et que cette cause est précisément la même que celle dont la vérité vient d'être démontrée par les expériences que M. Lavoisier a lues à la dernière séance publique de l'Académie des Sciences.

A peu près à la même époque, dans son livre des *Recherches sur les maladies chroniques*, et dans la seconde partie qui traite de l'*Analyse médicale du sang*, de Bordeu écrivait :

M. Bayen, bien loin d'imiter quelques philosophes qui se sont instruits aux dépens de l'ordre des médecins, sans lui faire honneur de ce qui lui appartenait, vient de rendre à cet ordre un hommage authentique et exemplaire, en remettant sur la scène l'ouvrage de Jean Rey, médecin du pays et du siècle de Montaigne, qui avait formellement connu et annoncé des phénomènes dépendant de l'air dans la calcination des métaux. Les chimistes modernes n'ont fait que répéter sur ce point ce qui avait été dit par Rey, ils n'ont fait que se ranger dans la classe des médecins pneumatiques.

Pour beaucoup de savants, la lettre de Bayen fut une révélation, et le nom de Jean Rey connut son heure d'apothéose. Désormais il fut moins oublié, et beaucoup de traités de chimie ont depuis mentionné Rey comme le précurseur de Lavoisier. Nous pouvons donc dire à juste titre que par sa découverte de la pesanteur de l'air, Jean Rey a été le précurseur de la physique expérimentale et de la chimie moderne.

Dans son *Histoire des sciences naturelles*, Cuvier n'a pas oublié le savant périgourdin :

..... Mais si Jean Rey expliquait mal le phénomène de l'augmentation du poids des métaux par la calcination, du moins en avait-il bien saisi la cause, et sa théorie au fond est la même que celle qui a été

reproduite plus tard par le malheureux Lavoisier. Aussi lorsque cet illustre chimiste publia sa découverte comme le fruit de son génie, les hommes qui voulaient diminuer sa gloire s'empressèrent-ils d'exhumer de la poussière des bibliothèques et de faire réimprimer la petite brochure que Jean Rey avait écrite en 1620, et que Lavoisier n'avait jamais connue. Elle acquit à cette époque une certaine célébrité, car la découverte de Rey était incontestable.

Enfin, il nous est agréable de reproduire également le magnifique éloge que faisait de lui Lavoisier, lorsqu'il écrivait dans ses *Détails historiques sur la cause de l'augmentation du poids qu'acquièrent les substances métalliques, lorsqu'on les chauffe pendant leur exposition à l'air* :

« Descartes, ni Pascal n'avoient point encore paru; on ne connoissoit ni le vuide de Boyle, ni celui de Torricelli, ni la cause de l'ascension des liqueurs dans les tubes d'air; la physique expérimentale n'existoit pas; l'obscurité la plus profonde régnoit dans la chimie. Cependant Jean Rey, dans un ouvrage publié en 1630, sur la recherche de la cause pour laquelle le plomb et l'étain augmentent de poids quand on les oxide, développa des vues si profondes, si analogues à tout ce que l'expérience a confirmé depuis, si conformes à la doctrine de la saturation et des affinités, que je n'ai pu me défendre de soupçonner longtemps que les *Essays* de Jean Rey avoient été composés à une date très postérieure à celle que porte le frontispice de l'ouvrage.

II

Premier emploi clinique du thermomètre.

Dès les temps les plus reculés de la médecine, on a reconnu la valeur de la température du corps comme symptôme morbide. La température du corps humain, en effet, n'est pas la même à l'état hygie et à l'état morbide, et les changements de température entraînés par les maladies varient de nature et d'intensité. Voilà deux faits facilement appréciables sans le secours d'aucun instrument et dont l'importance devait être saisie par les observateurs, à toutes les époques de la médecine.

Dans les temps hippocratiques, alors que l'étude du pouls était ignorée, les médecins reconnaissaient la fièvre d'après l'accroissement de la chaleur du corps, constatée en apposant les mains sur la poitrine du malade.

Galien accorde à l'augmentation de la température un rôle prépondérant dans la définition de la fièvre et des maladies fébriles : « *Febris est immodice auctus calor in corde natus... calor proeternaturalis substantia februm.* »

Les anciens avaient aussi cherché à trouver des signes différentiels au point de vue du diagnostic et du pronostic, dans les qualités de la chaleur morbide, dans son intensité, son siège, ses variations. Les aphorismes d'Hippocrate en fournissent la preuve évidente. Nous ne pouvons faire ici un historique, même abrégé, de la manière dont les médecins comprirent le rôle et les effets de la chaleur dans les maladies, jusqu'au moment où l'emploi du thermomètre permit de mesurer cette chaleur, et d'arriver à créer progressivement une nouvelle et très utile méthode d'investigation médicale.

On peut en prendre une idée à la lecture des larges citations tirées par Lorain dans son livre *Etudes de médecine clinique*, des écrits des médecins de toutes les époques, et placées par lui en tête de son ouvrage.

D'après cet auteur, ce serait Borelli, né à Naples en 1608 et mort en 1679, qui aurait le premier appliqué le thermomètre à la physiologie et à la médecine : « Pour savoir exactement le degré de chaleur du cœur, j'ai, dit-il, à Pise, ouvert la poitrine d'un cerf vivant, et j'y ai aussitôt introduit un thermomètre jusque dans le ventricule gauche du cœur; je vis que le degré le plus élevé de la chaleur du cœur ne dépassait pas 40°, c'est-à-dire le degré de la chaleur du soleil en été. Et après avoir mesuré avec de semblables thermomètres le degré de chaleur du foie, des poumons et des intestins sur ce même cerf vivant, je vis que le cœur et les viscères avaient la même température. Ainsi le cœur n'est donc pas le principal foyer de la chaleur animale et n'a pas besoin, pour sa prétendue ardeur, d'être refroidi et ventilé. »

D'après d'autres auteurs, et en particulier d'après Wunderlich, dans son livre *De la température dans les maladies*, ce serait Sanctorius, qui, en 1638, fit le premier usage d'un instrument thermométrique pour la détermination de la température humaine, et « comprit toute l'importance de la mensuration et de l'élévation thermique comme principal critérium des modifications générales de l'organisme. »

Quoi qu'il en soit, ce point d'histoire semble un peu fragile, de même que paraît assez obscure l'invention du thermomètre que les uns attribuent à C. van Drebbel, d'autres à Galilée, d'autres à Sanctorius.

C'est pourquoi il nous a paru intéressant de signaler que Jean Rey lui aussi, mais antérieurement à ces deux savants, inventa un thermomètre à eau.

Non seulement il le fabriqua, mais nous insistons formellement sur l'emploi qu'il nous dit en avoir fait. Nous avons là, semble-t-il, la preuve indéniable que Jean Rey est bien le véritable précurseur de la thermométrie médicale. Voici ce

que le savant périgourdin écrit en 1632 à son ami, le Père Mersenne, à Paris :

Il y a diuerfité de thermoscopes ou thermomètres à ce que ie voy ; ce que vous en dittes ne peut conuenir au mien, qui n'est rien plus qu'une petite phiole ronde ayant le col fort long et déplié. Pour m'en servir ie la mets au soleil et par fois à la main d'un fébricitant, l'ayant tout remplie d'eau fors le col, la chaleur dilatant l'eau fait qu'elle monte : le plus et le moins m'indiquent la chaleur grande ou petite : si ie scauois la façon et usage de celui que parlès, ie crois que la difficulté seroit aisé à souldre.

Le premier pas était donc fait, et Jean Rey en employant ce mode d'investigation jusqu'alors inusité, donnait aux cliniciens un moyen d'analyse d'une netteté et d'une vérité inconnues jusqu'ici. Comme le dit Jaccoud dans la préface de l'ouvrage de Wunderlich :

L'observation des phénomènes physiques que révèlent la main et l'oreille est, en effet, soumise aux oscillations de la perceptivité sensorielle ; l'observation des chiffres thermiques, au contraire, ne contient aucune cause d'incertitude, c'est affaire d'une simple lecture ; les faits du premier groupe, une fois constatés, n'acquièrent une valeur utile et vraiment médicale que par un travail d'interprétation, pour lequel le médecin doit faire appel à l'ensemble des symptômes présentés par le malade ; car il n'est pas un de ces faits physiques, pas un seul, qui démontre par lui-même et à coup sûr un état univoque ; les chiffres du thermomètre, une fois lus, révèlent par eux-mêmes, avec une précision qui n'a rien d'aléatoire, la mesure de la combustion organique, et partant le bilan du malade et le degré du péril. Si donc il est vrai de dire que l'auscultation et la percussion ont inauguré le diagnostic physique, il n'est pas moins vrai d'affirmer que l'observation thermoscopique a créé le diagnostic mathématique.

Au ^{xvii}e siècle, Jean Rey, Sanctorius et Borelli n'eurent pas d'imitateurs, et il faut arriver au ^{xviii}e siècle pour voir Boerhaave signaler l'utilité du thermomètre dans le diagnostic des fièvres : « Calor febrilis thermoscopio externus, sensu cægri et rubore urince internus cognoscitur, »

Van Swieten, disciple de Boerhaave, développa l'idée du maître. Il recommande pour apprécier la chaleur, non pas l'application de la main qui donne des résultats incertains, mais l'application du thermomètre Fahrenheit très portable : « Si, dit-il, on place ce thermomètre qui porte marqué par un trait le degré de la température d'un homme sain, dans la bouche, la main, l'aisselle, où sur la poitrine d'un fébricitant, pendant quelques minutes, l'ascension variable de la colonne mercurielle indique de combien la chaleur fébrile dépasse la chaleur naturelle et normale » (*Commentaires des aphorismes de Boerhaave*, t. II, p. 262, Paris, 1747).

Mais c'est à un autre élève de Boerhaave, à de Haen, que revient le mérite d'avoir insisté sur l'importance de la thermométrie, dans l'observation des malades, et posé des règles pour l'emploi de cette méthode, dont il peut justement être regardé comme le fondateur.

A dater seulement de cette époque, les faits de thermométrie normale et pathologique furent recueillis en plus grand nombre et avec plus de précision et ce moyen d'investigation constitua désormais, avec l'auscultation et la percussion, ce qu'on a appelé « l'arsenal du clinicien ».

Mais nous ne devons pas oublier que cette découverte porte le sceau magistral du génie de Jean Rey. C'est lui qui a été le point de départ de cette nouvelle et précieuse méthode, qui devait prendre bientôt dans la clinique médicale une importance capitale.

TROISIÈME PARTIE

L'HOMME

La vie de Jean Rey nous est malheureusement assez peu connue, et c'est très regrettable, car les rares documents qui nous permettent d'entrevoir quelques phases de son existence, rendent plus beau et plus sympathique encore le caractère de l'homme; aussi est-il permis de dire sans exagération que les remarquables qualités que nous lui avons reconnues en parcourant rapidement son œuvre, ont dû certainement avoir une répercussion bienfaisante dans ses rapports avec ses contemporains.

Nous savons très peu de choses concernant l'exercice de sa profession de médecin-praticien, mais nous pouvons affirmer cependant qu'il exerça la médecine, ainsi qu'il nous l'apprend dans une lettre écrite au Père Mersenne, en 1632, et que nous avons déjà citée un peu plus haut, et dans laquelle il rapporte l'usage qu'il faisait du thermomètre auprès de ses malades. Nous pouvons même dire qu'il pratiquait son art avec distinction et autorité, et que sa réputation dépassait les limites de son pays natal. M. Gabriel Lafon et M. Dujarric-Descombes rapportent en effet les renseignements suivants :

Vers 1645, il vint au château de la Douze donner ses soins à Charles d'Abzac, marquis de la Douze, baron de Vergt, Lastours et autres places. Une maladie avait arrêté celui-ci à son château de Lastours;

mais l'air du Limousin paraissant défavorable à sa santé, les médecins lui conseillèrent de se faire conduire à la Douze. A ce moment étant obligé de déposer dans un procès devant la cour du Parlement, le marquis dut faire constater son impuissance à voyager. C'est dans un jugement rendu le 19 avril 1645, par Jean Rey, sieur d'Ataux, lieutenant particulier, nommant d'office deux médecins pour visiter le marquis de la Douze, qu'on lit que ce dernier avait « esté traicté par M. Jean Rey, docteur en médecine, habitant du Buguot ».

Et plus loin, dans un document dont une copie fait partie du fonds Saint-Astier, à la bibliothèque de Périgueux, nous savons que M. de la Douze était atteint d'une fluxion de poitrine avec forte fièvre « pour auxquels accidents remedier, ledit seigneur marquis aurait appelé le sieur Rey, docteur en médecine, en la faculté de Montpellier, qui auroit traicté ledit S^r marquis de force remèdes. »

La distance qui sépare Le Bugue du château de la Douze, est d'environ une cinquantaine de kilomètres, et nous pouvons penser que pour obliger un médecin à un aussi lointain déplacement, à une époque où les moyens de locomotion étaient restreints et dérisoires, il fallait tout de même que celui-ci eût une grande renommée dans son art.

Jean Rey, qui consacrait les loisirs que lui laissait sa profession à l'étude de la physique et de la chimie, ne s'arrêta pas à l'explication du phénomène constaté par Brun, et dont personne n'avait encore pu rendre compte d'une manière satisfaisante. En consciencieux et véritable savant, il poursuivit ses travaux.

C'est ainsi que dans cette même lettre écrite par Rey au Père Mersenne, et à laquelle nous faisons allusion tout à l'heure, nous apprenons qu'il avait fabriqué un thermomètre. A cette époque, les thermomètres ou les thermoscopes étaient des instruments très rares, et peut-être Rey a-t-il été un des premiers inventeurs. On attribue, en effet, l'idée du thermomètre à Drebbel, qui vivait au commencement du XVII^e siècle.

Rey inventa aussi une arquebuse, mais il ne nous a laissé aucun renseignement sur cette arme.

Les considérations, écrit-il, qui m'ont empêché d'écriture, en mes *Essays*, les penfers que j'auois sur la Distillation de l'Air, et de la fabrique de mon « Arquebuse Pneumatique », m'empeschent de vous en entretenir ici, non la volonté de vous complaire, comme ie ferai volontiers en choses plus grandes, si l'occasion s'en presente iamais.

Le savant périgourdin nous aurait peut-être gratifiés d'autres découvertes s'il avait pu poursuivre ses recherches dans le silence de son laboratoire, mais il fut détourné de l'étude des sciences, écrit-il, en 1643, à son ami Mersenne : « par ses affaires domestiques, qui ont tellement traversé son esprit, qu'elles l'ont rendu presque incapable de toutes belles conceptions... »

Nous ne savons pas, d'une manière précise, à quoi Rey fait allusion. S'agit-il du procès-verbal de saisie signalé par M. Villepelet, et que nous avons rapporté plus haut, ou bien d'après Dessalles, dans son *Histoire du Bugue*, est-il question : « ... du procès qui eut lieu après la mort du seigneur Galiot de la Tour. Ce dernier, qui avait pris part au siège de Sarlat (1587), où fut battue l'armée huguenote, conduite par le vicomte de Turenne, seigneur de Limeuil, à la famille duquel Galiot était allié, rentra à Limeuil un mardi en passant par Le Bugue avec sa troupe. Quatre ans plus tard, il mourut subitement, et on crut à un empoisonnement. Dans un procès qui eut lieu, figuraient de nombreux témoins du Bugue, parmi lesquels Dessalles cite : Antoine Rey, de Malmusson près Le Bugue, et Jean Rey, greffier, parents du médecin-chimiste. »

Rien ne nous permet d'affirmer s'il s'agit de l'une ou l'autre affaire. Il nous est toutefois permis de regretter l'existence de ces fâcheuses préoccupations, qui sont peut-être la cause que nous ne possédons de Rey que ses *Essays* et quelques lettres au Père Mersenne et à Brun. Il avait dû entretenir aussi une correspondance volumineuse et intéressante avec ce maître apothicaire de Bergerac, qui, comme lui, s'occupait beaucoup de chimie, et qui lui avait peut-être présenté son

compatriote bergeracois, le Dr Deschamps. D'ailleurs, M. Dezeimeris, dans un discours prononcé en 1878, à la séance de rentrée de l'Académie de Bordeaux, nous met ainsi au courant des relations de Jean Rey :

.....Trichet (avocat au Parlement de Bordeaux, poète, bibliophile et antiquaire distingué) avait à Bergerac un ami nommé Brun. Ce dernier, apothicaire de son état, et observateur curieux, ayant constaté dans une expérience que l'étain et le plomb augmentent de poids quand on les calcine, écrivit à un très savant médecin de son voisinage, Jean Rey, du Bugue, lequel, pour répondre à cette question, composa, sous le titre d'*Essays*, un volume qui est, à beaucoup d'égards, un chef-d'œuvre de forme, et mériterait d'être connu comme l'une des productions intellectuelles qui font honneur à notre pays. En effet, dans ce modeste petit livre, assez mal imprimé à Bazas, en 1630, Rey fait par avance une des plus célèbres démonstrations de Lavoisier, et, à cette occasion, expose purement et simplement la théorie fondamentale de la pesanteur de l'air. Le volume de Jean Rey n'était pas destiné à une grande publicité, et l'auteur s'étonne quelque part, avec une magnifique insouciance, qu'il ait pu passer sous les yeux d'un véritable homme de science. Lettré lui-même, poète latin à ses heures, il donnait son ouvrage à des amis lettrés. Trichet reçut le livre par Brun, et comme Trichet partait pour Paris, en 1630 ou 1631, il emporta le petit in-8° qui l'avait émerveillé. Trichet allait chez le Père Mersenne, grand connaisseur comme lui de tout ce qui se rapportait à la musique. C'était tout justement le centre scientifique le plus capable d'apprécier l'œuvre du docteur périgourdin. Dans le cabinet de ce Père, aux Minimes de la place Royale, se tenaient régulièrement chaque semaine des conférences, où les gens habiles de Paris s'assemblaient pour porter leurs ouvrages et examiner ceux des autres. Mersenne, l'ami de collège de Descartes, et son correspondant assidu, fut frappé d'étonnement lorsque Trichet lui eut montré les *Essays* de Jean Rey, et, ainsi qu'il le dit lui-même, il se hâta de les communiquer « à de fort bons esprits ». On discuta sur le livre ; et dès lors, un échange de lettres s'établit entre Mersenne, Jean Rey et Brun. Trichet devenu l'ami intime de tous trois, servit de moyen de transmission à ces curieuses correspondances qu'il avait soin de copier au passage et de joindre à son exemplaire des *Essays*. Or, savez-vous ce que produisit cette initiative ingénieuse et opportune ? Jamais, à coup sûr, bibliophile ne remplit mieux à point le rôle de la bonne fortune et ne servit plus efficacement la

science. De cette académie du Père Mersenne, de ce cénacle surpris et ému des théories de Jean Rey, partait chaque jour, vers tous les points de l'Europe savante, l'annonce des faits susceptibles d'intéresser l'étude des sciences. Torricelli, Descartes, Descartes surtout, étaient de ceux que le savant Minime tenait au courant des nouvelles. En 1639, Pascal, âgé de seize ans, vint, lui aussi, prendre une part active aux conférences de la place Royale. Et ce furent Descartes, Torricelli et Pascal qui firent, vers 1644, 1648, la démonstration de la pesanteur de l'air !

Il est absolument impossible d'admettre que Mersenne, toujours si impatient de vulgariser les faits nouveaux, renseigné sur les doctrines de Jean Rey, tant par la lecture du livre de ce savant que par les remarquables lettres qu'il en reçut, en réponse à ses objections, ait, pendant treize ans, affecté de n'en point parler à Torricelli, à Descartes, à Pascal, qu'il savait préoccupés des mêmes recherches. Étant donné le caractère de la mission que Mersenne s'était imposée, on peut, en s'appuyant d'ailleurs sur le texte de ses lettres, affirmer que c'est précisément le contraire qui eut lieu. Dès lors, loin d'avoir été un éclair de génie inconnu, ignoré, comme on l'a supposé jusqu'ici, le livre de Jean Rey, écrit au Bugue, devient le point de départ de cette mémorable campagne scientifique, qui se termina par les victorieuses expériences de Rouen et du Puy de Dôme.

Loin de moi la pensée de ravir à Descartes, à Pascal, le mérite de leurs théories et de leurs démonstrations. Ils y mirent ce qui était en eux, le sceau du génie qui consacre et impose la vérité. Mais j'ai voulu montrer qu'il faut désormais leur associer, au titre le plus méritoire, Jean Rey, homme de génie, lui aussi, et dont la grandeur d'âme est empreinte dans ce dernier mot des *Essays*, mot sublime, véritablement digne d'un inspirateur de Pascal : « Le travail a esté mien, le profit en soit au lecteur, et à Dieu seul la gloire. » J'ai voulu constater enfin que Trichet lui-même, en remplissant avec intelligence et à-propos l'office modeste de trait d'union, fut pour quelque chose dans le mouvement préalable et la mise à l'étude de ces problèmes fameux dont la solution fut une des grandes lueurs du XVII^e siècle.

Cet exposé magistral éclaire maintenant d'une manière aussi nette que possible la divulgation de l'œuvre de Jean Rey grâce à ses amis. Il eut encore d'autres admirateurs qui lui décernèrent des louanges en vers. C'est ainsi que dans les notes qui accompagnent son édition, Gobet nous dit qu'un gentilhomme gascon, Peyrarède, lui adressa des vers

latins : « Peyraredus ad Joannem Rey », qui commencent ainsi :

Argumenta levi dare pondus idonea fumo :
Qui struit, in gravibus quam graviora dabit !

Le D^r Deschamps, qui composait des vers, lui dédia ceux-ci :

A Monsieur Rey sur ses Essays

Archimède vn iour se vanloit,
Si hors ce globe il confisoit,
Qu'il leueroit hors de sa place
Des terres et mers la grand masse.

Il feit dans Syracuse voir
Vn essay de son grand sçauoir,
Faisant plus par sa main habile
Que tout le peuple de la ville.

Mais Rey, sans se vanter pourtant,
En ses Essays fait bien autant,
Abaisant par grand efficace
Deux elemens hors de leur place.

Bereau, à son tour, lui envoya une ode :

Sur les Docles Essays du sieur Rey

Que vois-ie peint sur ce tableau ?
Sont-ce grotesques fantastiques ?
Pourtraits d'un bizarre pinceau ?
Essays d'humeurs mélancoliques ?
Y vois-ie des charmes puissans
A seduire et tromper nos sens ?
Y vois-ie des pures menfonges,
L'obiet des poetiques escrits ?
Ou bien les visions des songes
Qui par fois troublent nos esprits ?

Plustost d'un œil iudicieux,
I'y remarque plusieurs mystères :
Mysteres grands et précieux,
Nullement cogneus à nos pères,

Que le sieur Rey, sans aucun fard,
Aux hommes de sçavoir départ.
Mon Rey, digne fils d'Æsculape
De qui l'estude nompareil,
A faict que rien ne lui eschappe,
De ce qu'on sçait sous le Soleil.

Vous tous qui, pasles et desfaits,
Recherchez, collez sur un livre,
De là Nature les effects
Il vous faut la doctrine suivre;
Et, si l'enuie ne vous poinct,
Confesser que c'est bien à point
Qu'il r'affine vostre science
A l'alambic de verité,
La purgeant du marc d'ignorance
Que luy donnoit l'antiquité.

Et vous, ô esprits curieux
Qui pour voir, choses merveilleuses
Grauiffez les monts orgueilleux,
Et fendez les mers perilleuses,
Arrestez un peu vostre cours
Pour lire ce riche discours :
C'est en luy que, sans tant de peines,
Vous entendrez des raretez
Si grandes que, quoy que certaines,
On les tiendra pour faussetez.

C'est icy, que tous esbahis,
Vous verrez, du feu la descente;
Et, quoy qu'on en ayt creu jadis,
Trouuerez la flamme pesante.
Vous y apprendrez la façon
De la peser à la raison.
Vous sçaurez que, par violence,
Plustost que non pas autrement,
Le feu en contremont s'eslance,
Et vient bas naturellement.

Icy, de plus en délaissant
Des siècles passez la créance,
Vous trouuerez l'air si pesant
Qu'on l'examine à la balance.

Vous verrez que cét élément,
Se pese en foy par accident;
Vous verrez comme il se raffine
Et, par vn miracle nouveau,
Peu s'en faut qu'il ne se calcine
Par l'effort d'un rouge fourneau.

Mais, pour n'entrer pas plus avant
Dans le récit de ces merveilles,
Et ceffer d'aller offeçant
Par mon rude chant vos oreilles.
Lisez ce traicté feulement,
Et vous direz affeurement
Que mon Rey, en peu de paroles,
Fait des leçons à fi haut point,
Que, quoy que vieillis aux escoles,
Encor ne les sçauez-vous point.

M. Maurice Petit fait remarquer dans son livre sur Jean Rey, que Torricelli et Pascal n'avaient encore rien publié, lorsque parurent les *Essays*. C'est en effet, en 1637 qu'a été imprimé à Leyde le premier ouvrage de Descartes et c'est en 1638 qu'a été imprimé le premier ouvrage de Galilée où la pesanteur de l'air est pressentie. Le livre de Jean Rey était donc « un jalon placé dans le monde scientifique ».

Si nous considérons les *Essays* au point de vue littéraire, nous trouvons que Rey fait preuve dans cet ouvrage de rares qualités d'écrivain. H. Lagatu, dans le *Journal d'Histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest*, s'exprime ainsi :

La littérature ne perd jamais ses droits, et c'est peut-être l'hommage le plus flatteur que nous ferons à Jean Rey, que de prononcer ce mot au sujet de son traité sur l'augmentation de poids d'une masse d'étain. On retrouve chez lui, dans toute sa verdeur, le style si admirable du *xv^e* siècle, avec sa noblesse charmante, qui tient un milieu indéfinissable entre le pédantisme classique et la trivialité gauloise. C'est Montaigne et ses expressions originales et colorées; c'est aussi Rabelais et sa longue phrase sonore, d'une allure si franche, si gaie et si claire, qu'on se prend à regretter la langue des savants d'autrefois, faite toute d'images et de mots usuels, en face de la technologie rébarbative de la science d'aujourd'hui. Point de

morceaux à effet, mais du mouvement, de la vie partout; un accent de conviction qui se communique, une sincérité qu'on estime et qu'on aime.....

Souvent, au cours de la lecture de son œuvre, nous rencontrons l'affirmation de probité et de droiture de l'âme de Jean Rey et la preuve de sa haute conscience. Nous sommes heureux d'insister sur le souci impérieux qu'il a de la vérité :

Quelle témérité y peut-il avoir estaller au iour la vérité après l'avoir cogneü ? Pourrois-je pas, à plus juste raison estre réputé puerilement craintif n'ofant la divulguer et foidivement ennuieux la tenant recelée ?

Et plus loin :

Je reconnoys cette doctrine, qu'on oppose à ma créance puisée de l'escole des philosophes, lesquels j'honore comme grands voyers de la nature; mais j'advoue franchement n'avoir juré aux paroles d'aucun d'eux; si la vérité est chez eux ie l'y reçois : sinon ie la cherche ailleurs.

Et encore :

Voilà, Monsieur, la reponse que ie n'ai peu, ni deu vous refuser, laquelle ie vous prie recevoir en bonne part, comme venant d'un homme qui aime uniquement la vérité, et chérif ceux qui la recherchent sans altecation, comme vous faites.....

Ma dispute ne s'attache pas aux mots, elle a les choses pour visée.

O Vérité, que tu m'es chère de me faire estriver contre un si cher amy.

Enfin la magnifique phrase qui termine les *Essays*, et qui renferme le cri de foi et de modestie du savant :

Le travail a esté mien, le profit en soit au lecteur, et à Dieu seul la gloire.

Nous venons d'évoquer rapidement, et imparfaitement certes, la grande figure de ce médecin périgourdin qui, isolé dans sa petite ville de province, loin des puissantes chapelles

qui décernent les titres de gloire, ne connut pas la joie immense d'une renommée méritée. Mais comme l'écrivait un auteur : « dans le petit coin de terre où le hasard le plaça, il fut honnête homme. Si cela ne fut pas assez pour sa gloire, cela suffit à son bonheur. »



Inauguration par le Bournat du Périgord d'une plaque commémorative en l'honneur de Jean Rey, Lafon-Labatut, Léon Dessalles, à l'Hôtel de Ville du Bugue, le 22 juillet 1922.

Rey fut sans conteste un initiateur, et à ce titre, son nom méritait d'être sauvé de l'oubli. Si beaucoup l'ont méconnu ou oublié, d'autres ont voulu perpétuer son souvenir. L'Université de Bordeaux peut être fière de son geste, car en faisant graver le nom de Jean Rey à côté de celui de Lavoisier et des plus grands savants sur le fronton qui surmonte l'Ecole communale supérieure et professionnelle de garçons de la rue du Commandant-Arnould, elle a voulu que les générations à venir se transmettent avec respect et avec admiration les noms des bienfaiteurs de la science et de l'humanité.

Depuis, on a réparé un peu l'injustice contractée par le silence autour de son nom, et de nombreux savants lui ont tressé les couronnes de l'immortalité.

« Cuique suum », a dit un vieil adage. Désormais, la postérité plus intègre lui rendra l'hommage de reconnaissance que mérite son génie, l'importance de ses travaux et leurs conséquences énormes, et au souvenir de Jean Rey nous revient à la mémoire cette magnifique pensée qu'écrivait un jour Bossuet : « C'est une grande consolation en mourant de laisser son nom en estime parmi les hommes, et de tous les biens humains, c'est le seul que la mort ne peut nous ravir. »

VU : BON A IMPRIMER

Le Président,
R. CRUCHET.

VU :

Le Doyen,
C. SIGALAS.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER.

Bordeaux, le 25 octobre 1923.

Le Recteur de l'Académie,
F. DUMAS.

BIBLIOGRAPHIE

- BAYEN, apothicaire-major des armées et camps du roi. — *Observations de physique à l'abbé Rozier*, 1775, t. V, p. 47.
- BORDEU (DE), médecin du roi. — *Recherches sur les maladies chroniques*, 1775, t. I^{er}, § 93. Sixième partie intitulée : *Analyse médicale du sang*.
- CORVIN (Jean-Frédéric). — *Historia ceris facitii*, dissertation soutenue sous la présidence de Spielman. Traduction par P.-R. Vicat, docteur-médecin. Edité à Lausanne, chez Franc-Grasset et C^{ie}, 1782.
- CUVIER. — *Histoire des Sciences naturelles*, t. II, p. 270.
- DEHÉRAIN. — *Revue contemporaine*, 15 février 1864, n° 285, p. 565 et suiv.
- DESSALLES (Léon), archiviste du département de la Dordogne. — *Histoire du Bugue*, 1858, p. 121 et suiv.
- DEZELMERIS. — *Echo de la Dordogne* du 21 décembre 1878.
- Discours prononcé à la séance de rentrée de l'Académie de Bordeaux en 1878.
- *La Revue politique et littéraire*, 30 août 1879, n° 9 de la 2^e série.
- DIDOT. — *Nouvelle biographie générale*, aux mots *Rey* et *Lavoisier*.
- DUHEM (Pierre). — *La chimie est-elle une science française?* Paris, Hermann, 1916.
- DUJARRIC-DESCOMBES. — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, mars-avril 1895, p. 105 et 106.
- Eléments de chimie*, pour servir aux cours publics de l'Académie de Dijon, 1777, t. I^{er}, p. 301.
- FOURCROY. — *Système des connaissances chimiques*, an IX, t. VI, p. 6 et 17.
- *Encyclopédie méthodique* (chimie et métallurgie), t. IV, p. 245.
- *France médicale*, 1913.
- FRÉMY. — *Encyclopédie chimique*. Discours préliminaire.
- GAUTIER (Armand). — *Cours de chimie*, 1887, t. I^{er}, p. 66 et 215.
- HÆFFER. — *Histoire de la chimie*, t. II, p. 254-258.
- HUGES (D^r). — A la mémoire du D^r Jean Rey (*Gazette hebdomadaire des Sciences médicales de Bordeaux*, n° 40, p. 498, 7 octobre 1923).
- HUMBOLDT. — *Cosmos*, t. II, p. 414 et 415, et une note p. 614.
- Journal des Savants*, 1878.

- Jurades de Bergerac*. — Volumes du xvii^e siècle. Dernière édition
parue chez Masson, Paris.
- KOPP. — *Geschichte der Chemie*, t. III, p. 131.
- LAFON (D^r Ch.). — Notes bio-bibliographiques sur Jean Rey (*Gazette hebdomadaire des Sciences médicales de Bordeaux*, n^o 41, p. 515, 14 octobre 1923).
- LAFON (Gabriel). — Le D^r Jean Rey du Bugue et sa découverte de la pesanteur de l'air (*Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. XXII, p. 335, 1895).
- *Le D^r Jean Rey du Bugue et sa découverte de la pesanteur de l'air*, Périgueux, Imprimerie de la Dordogne. 1896.
- LAGATU. — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. XIII, p. 416.
- *Journal d'Histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 31 mai 1886.
- LAVERGNE (Géraud). — Lou Bournat (*Bulletin mensuel de l'Ecole Félibréenne du Périgord*, t. VIII, sept.-oct. 1922.)
- LAVOISIER. — *Mémoires de chimie*, 1805, t. II, p. 78.
- *Œuvres de Lavoisier*, publiées par le Gouvernement, 1863, t. II, p. 99.
- MALLEVILLE (E. DE). — *Bibliographie du Périgord* (xvi^e siècle), Paris, Aubry, 1861, v. la p. 49.
- MICHAUD. — *Biographie universelle*, au mot *Rey*.
- MOUSSON-LANAUZE (D^r). — Le D^r Jean Rey, précurseur de Lavoisier (*Bulletin de la Société française d'Histoire de la médecine*, t. XVI, n^{os} 11-12, nov.-déc. 1922).
- MURRAY (J.). — Notice dans le *Philosophica Magazine* d'août 1823. *Le Périgord* (feuilleton du journal), 12 mai 1843.
- PETIT (Maurice). — *Essais de Jean Rey*, docteur en médecine. Edition nouvelle avec commentaire, Paris, Librairie scientifique, 1907.
- PICARD (Emile), de l'Académie des Sciences. — L'œuvre de P. Duhem en histoire et en philosophie des sciences (*La Revue universelle*, t. VIII, n^o 19, 1^{er} janvier 1922).
- REY (Jean). — *Essays sur la recherche de la cause pour laquelle l'estain et le plomb augmentent de poids quand on les calcine*. Bazas, Guillaume Millanges, imprimeur ordinaire du Roy, 1630.
- Nouvelle édition avec des notes par M. Gobet, Paris, Ruault, 1777.
- *Essais de Jean Rey*. Réimpression de l'édition de 1630, publiée avec une préface par Edouard Grimaux, membre de l'Académie des Sciences. Paris, Masson, 1896.
- *Essays of Jean Rey*, doctor of medicine, on an enquiry into the cause wherefore tin and lead increase in weight on calcination. W. Clay, Edimbourg, 1815. Cette traduction fait partie d'une collection de mémoires chimiques anciens, publiée par Alembic Club (*Alembic Club Reprints*, n^o 11).
- SAUVEROCHE. — *Discours sur les célébrités du Périgord* (Périgueux, chez Dupont, 1835, p. 133).

SAGE. — *Précis de minéralogie docimastique*, 1772 et 1777.

SPIELMAN, docteur en philosophie et en médecine, professeur public en chimie, en botanique et en matière médicale, dans l'Université de Strasbourg, etc... *Instituts de chimie*, édité à Paris, chez Vincent, rue Saint-Séverin, 1770. Traduits du latin par Cadet le Jeune, ancien apothicaire-major de l'Hôtel royal des Invalides.

TEULÉ, bibliothécaire en chef de l'Université. — Notes biographiques sur le médecin Jean Rey, du Bugue (Dordogne). (*Annales du Midi*, janvier 1898, p. 92.)

THÉNARD. — *Eléments de chimie*, t. 1^{er}.

TILLOCH. — *Philosophical magazine*. Notice sur Rey, par John Murray, 1823.

VILLEPELET. — *Inventaire des Archives de la Dordogne*, bénéchaussée et présidial de Sarlat, série B, 1152-1153-13.

WURTZ (Ad.). — *Histoire des doctrines chimiques*, Paris, Hachette, 1868.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
PREMIÈRE PARTIE. — La vie	9
DEUXIÈME PARTIE. — L'œuvre	27
I. Découverte de la pesanteur de l'air	27
II. Premier emploi clinique du thermomètre	38
TROISIÈME PARTIE. — L'homme	43
BIBLIOGRAPHIE	55

